

Martin Luther, traducteur à équivalence fonctionnelle 2^e partie¹

Ernst R. Wendland

Ernst R. Wendland, professeur à l'institut biblique luthérien de Lusaka, était conseiller en traduction de l'Alliance biblique universelle en Zambie. Il est professeur invité de l'Université de Stellenbosch en Afrique du Sud et fait partie du comité éditorial du *Journal of Translation* de SIL.

Dans la première partie de cet article, nous avons présenté cinq principes de l'équivalence fonctionnelle que Martin Luther a suivis dans sa traduction de la Bible en allemand. Ce sont :

- (1) la priorité du sens,
- (2) la nécessité de changer la forme linguistique,
- (3) l'explicitation des informations implicites,
- (4) la conservation, par endroit, de formes originelles peu naturelles,
- (5) l'importance de l'analyse du discours pour l'exégèse.

Dans cette deuxième partie, nous allons voir cinq autres principes qui le guidaient lorsqu'il traduisait la Bible :

- (6) l'importance du contexte,
- (7) la vérification de la façon dont le message est reçu,
- (8) l'intérêt des aides au lecteur,
- (9) le travail en équipe,
- (10) le besoin de révision.

(6) L'importance du contexte

Le contexte linguistique *interne* (ou « co-texte ») joue un rôle crucial dans l'exégèse biblique et donc dans la traduction. Tout terme doit être compris et traduit à partir de son contexte, proche ou lointain. Pour ce qui est du contexte interne, Luther prêtait une attention particulière au contexte linguistique ou littéraire lorsqu'il choisissait ses mots, comme le note Bluhm² :

¹ *Notes on Translation*, Vol. 9 N° 2, 1995, pp. 47-60, article traduit par ATB (juin 2012), puis résumé et adapté pour nos besoins par la rédaction.

² Heinz Bluhm, *Martin Luther: Creative Translator*, St. Louis (Missouri) : Concordia, 1965, p. 64.

Luther n'était jamais « littéraliste » : il a toujours choisi le mot qui convenait le mieux en fonction des circonstances et du contexte...

Des exemples de traduction contextuelle chez Luther ont déjà été présentés dans la première partie de cet article, mais d'autres exemples peuvent être cités, comme sa traduction du mot hébreu *hén*³ :

Ce radical hébreu peut signifier « faveur » ou « grâce » ... il peut aussi vouloir dire l'approbation ou l'acceptation que l'on a auprès de Dieu ou des hommes. Luther a trouvé que son équivalent préféré, *Gnade*, ne convenait pas pour toutes les formes, tous les contextes et tous les usages ; il a employé d'autres termes tels que *Gunst*, *lieblich*, *holdselig* pour le traduire.

Bien que Luther recherche une certaine cohérence dans ses traductions, il utilise la gamme complète de vocabulaire disponible dans sa langue⁴ :

L'impressionnante richesse de son vocabulaire a été un atout inestimable pour sa traduction ... [II] n'emploie pas moins de dix synonymes pour le mot *Leid* (souffrance). En même temps, il ne choisit pas un mot différent simplement pour varier. Luther note soigneusement les nuances entre les synonymes et fait son choix en conséquence ... [Ainsi], les *Pferde* (chevaux) sont guidés par un mors et une bride, mais ce sont des *Rosse* (chevaux de bataille) qui emportent Elie au ciel dans un chariot de feu, et ce sont de puissants *Gäule* (chevaux de trait) qu'on entend hennir (2 Rois 2.11 ; Jér 50.11 ; Jacq 3.3).

Cependant, Luther a reconnu que dans certains domaines, le vocabulaire de l'hébreu ou du grec était bien plus riche que celui qui existait en allemand⁵ :

[L'hébreu] possède de nombreux mots pour chanter, louer, glorifier, honorer, se réjouir, s'attrister etc., là où nous n'avons qu'un mot. Son vocabulaire est particulièrement riche dans le domaine du sacré et du divin. Il a au moins dix noms pour désigner Dieu alors que nous n'en avons qu'un. On peut donc véritablement l'appeler une langue sainte...

Mais en ce qui concerne l'exégèse, on doit aussi prendre en compte le contexte *externe*, tels que la culture, la société, l'économie, l'enseignement, la philosophie, la littérature (orale et écrite), la politique, l'environnement et la religion, des éléments distincts mais liés les uns aux autres.

³ Comme le fait remarquer l'éditeur E.T. Bachmann de *Luther's Works*, (Martin Luther, *Word and Sacrament*, vol. 35), Philadelphia : Muhlenberg Press, 1960, p. 222, note de bas de page.

⁴ Ewald M. Plass, *This is Luther: A Character Study*, St. Louis (Missouri) : Concordia, 1948, p. 337.

⁵ Arnold J. Koelpin, *Preparing a new Bible translation in Luther's day*, 1977, inédit, p. 8.

Luther se souciait aussi du contexte dit « situationnel », un facteur que plusieurs négligent ou oublient, étant donné qu'il ne fait pas partie du « texte » proprement dit. En effet, il n'est pas facile pour un traducteur de se mettre dans le contexte ou la situation de l'auteur biblique, puis d'essayer d'exprimer ce contexte avec exactitude, par rapport d'abord au texte et au contexte de la langue source, d'une manière fidèle et juste par rapport au texte et contexte de la langue cible. Mais c'est précisément ce que Luther essayait de faire. Dans sa réflexion sur Luc 1.28, il montre combien il est conscient des questions socio-linguistiques :

Quand l'ange salue Marie, il dit : « Je te salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi.⁶ » Jusqu'à présent, il n'y a eu qu'une traduction littérale du latin (*ave Maria gratia plena*). Mais dites-moi si c'est aussi du bon allemand ! Quand avez-vous entendu un Allemand dire : « tu es pleine de grâce » ? Cela lui ferait penser à un tonnelet « plein de bière » ou à une bourse « pleine d'argent ». J'ai donc traduit par « gracieuse » (*du holdselige*) afin qu'un Allemand puisse au moins saisir ce que l'ange a voulu dire par sa salutation ... même si je n'ai pas encore trouvé la meilleure formulation en allemand. Imaginons que j'aie choisi le meilleur allemand et que je l'aie traduit ainsi « Dieu te salue, chère Marie » (*Gott grüsse dich, du liebe Maria*), car c'est ce que l'ange voulait dire, et ce qu'il aurait dit s'il avait voulu la saluer en allemand⁷.

Un autre exemple, tiré cette fois de l'Ancien Testament, montre également combien l'usage de la langue est étroitement lié au co-texte, au contexte, à la culture et aux connotations. Ce qui sonne parfaitement naturel dans un contexte donné peut paraître complètement déplacé dans un autre :

Le Psaume 92 [v. 15] dit : « Ils sont encore féconds à l'âge des cheveux blancs, ils sont pleins de sève et verdoyants. » Nous savons, bien sûr, que mot à mot ce texte dit : « Quand leurs cheveux seront gris, ils fleuriront encore et seront gras et verdoyants. » Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Ce psaume compare les justes à des palmiers et à des cèdres [v. 13], qui n'ont pas de « cheveux gris », et ne sont pas « gras » (ce qui pour un Allemand désigne une substance huileuse ou grasseuse [*Schmaltz*] et évoque un gros ventre). Ce que le prophète veut dire ici, c'est que les justes sont ces arbres florissants qui continuent à porter du fruit, même quand ils vieillissent...⁸

⁶ Ici et plus loin, les textes sont cités d'après la version Segond.

⁷ Bachmann, in *Luther*, Ibid, 1960, pp. 191-192. On peut alors se demander pourquoi Luther n'a pas traduit ainsi cette salutation ? Certains pensent que c'est peut-être par souci de réception de sa traduction auprès de ses anciens frères catholiques.

⁸ Luther, Ibid, p. 218.

Les traducteurs doivent considérer les contextes externe et interne de leur texte, afin de bien communiquer le message de celui-ci.

(7) Vérifier comment le message est reçu

Lorsqu'on traduit la Bible, il est bon de contrôler au fur et à mesure son travail et, au moyen de différents types de tests, de voir si les destinataires comprennent le message biblique. Et il faut évaluer non seulement le message lui-même, mais aussi le moyen de communication. Que faire quand les gens ne savent pas lire, ou quand il n'y a qu'une faible minorité de gens qui savent lire ? Si donc des gens n'ont plus tellement l'habitude de lire, comment communiquer le message (par le digital..., par l'oral...) ?

Ce type d'« analphabétisme » était déjà un problème du temps de Luther ! Le taux d'alphabétisation dans plusieurs dialectes allemands de cette époque est estimé à moins de 50%⁹ et aucun des dialectes ne prédominait. De plus, les livres imprimés étaient si chers que beaucoup de gens ne pouvaient pas se les procurer. Luther a donc bien compris que la plupart des destinataires allaient *écouter* sa traduction plutôt que de la *lire*. C'est pourquoi, dans sa traduction, il a tenu compte de ce facteur, en se demandant comment la Parole *résonne* quand on la lit à haute voix.

Bluhm souligne le fait que « Luther savait choisir les expressions qui sonnent bien »¹⁰, citant, par exemple, l'allitération présente dans la traduction des noms en Matt 2.6 : *Hertzog* (« duc ») et *Herr* (« maître », « seigneur »). Selon Burger¹¹, la traduction de Luther en allemand a été « la première à donner du rythme et une mélodie aux mots du texte biblique »¹².

Quand il traduisait, Luther lisait les phrases à haute voix. Il sentait le rythme et travaillait la mélodie de ses phrases : les accents, les pauses et les cadences. Il fallait que les séquences vocaliques et consonantiques le satisfassent entièrement¹³.

Surtout dans des passages jugés importants, Luther voulait que la *sonorité* de son texte « touche tous les sens et retentisse jusqu'au cœur », afin que ceux qui

⁹ Robert Marquand, « Bible Reading Altered History », *The Christian Science Monitor*, réimpression spéciale 3, 1991, p. 3.

¹⁰ Bluhm, *Ibid*, p. 65.

¹¹ H.O. Burger, « Luther as an Event in Literary History », dans *Martin Luther: 450th Anniversary of the Reformation*, Bad Godesberg : Inter Nationes, 1967, p. 124.

¹² Ceci est évident, par exemple, dans sa traduction du premier vers du Ps 23 : *Der Herr ist mein Hirte; mir wird nichts mangeln* (« Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. »).

¹³ Burger, *Ibid*.

l'entendent puissent « bien comprendre les mots et les sentiments qui les imprègnent¹⁴ ». Plass offre cette précision¹⁵ :

Le Réformateur traduisait pour les oreilles autant que pour les yeux. Il savait que « sa Bible » serait lue à haute voix à l'église et lors du culte familial et voulait donc que la sonorité soit agréable. Il a évité les constructions lourdes, les phrases déséquilibrées et les propositions subordonnées gênantes. Résultat : le texte coule et a un flux cadencé...

Le souci de Luther d'écrire dans un allemand idiomatique est à la base de ses nombreuses « audaces » stylistiques. Il n'hésite pas à couper la phrase de Matt 26.54 en deux, ce qui donne une question rhétorique emphatique, suivie d'une brève réponse :

Mais comment s'accompliraient donc les Ecritures ?
Il faut bien qu'il en soit ainsi¹⁶.

Koelpin résume bien le but et les méthodes de Luther, qui consistaient à privilégier l'oral et l'audition¹⁷ :

Luther voulait faire plus qu'une traduction fidèle ; il voulait un texte vivant et agréable à écouter. Il reconnaissait lui-même qu'il lisait la Sainte Ecriture « comme si elle avait été écrite la veille », et il souhaitait que sa traduction soit lue de la même manière. Il adapte son langage à toutes les circonstances, de la tendresse du récit de Noël aux terreurs de l'Apocalypse. Il emploie toutes les ressources de l'art poétique : l'ajout d'une syllabe pour le rythme, l'allitération, l'assonance et les rimes. Tout ceci est si naturel que rien ne semble artificiel ou forcé.

Luther considérait la Parole de Dieu, et particulièrement l'Évangile, comme une parole vivante, qui se transmet mieux par un discours vivant. Il voulait que cette voix résonne dans le monde entier, que la Bonne Nouvelle soit proclamée haut et fort, afin que tous puissent l'entendre¹⁸.

Luther se préoccupait non seulement du moyen de transmission du message, mais aussi de la typographie et de la mise en page. Car comment un texte peut-il être bien lu à haute voix, s'il n'est pas imprimé lisiblement ? Comme déjà noté, Luther ne se contentait pas de présenter une succession de versets individuels,

¹⁴ Ibid, pp. 125-126.

¹⁵ Ibid, pp. 336-37.

¹⁶ *Wie wuerde aber die Schrift erfuellet? Es musz also gehen.*

¹⁷ Ibid, pp. 12-13.

¹⁸ Burger, Ibid, p. 125.

mais groupait les versets en paragraphes, en unités littéraires logiques. Vers la fin de sa vie (peut-être pour pouvoir lui-même en profiter), il a même entrepris une édition du Nouveau Testament en gros caractères destinée aux lecteurs malvoyants¹⁹.

Il faut aussi savoir que « toutes les impressions de la Bible de Luther faites à partir de 1586 ont divisé le texte ... en unités rythmiques et ont utilisé la ponctuation [notamment la virgule] pour indiquer les pauses nécessaires à une bonne diction... »²⁰. Sur ce point, certains disent que personne n'a jamais fait mieux que Luther, même de nos jours ! En fait, on pourra constater plutôt une régression, car pour des raisons économiques et à cause d'une tradition fortement conservatrice en matière de publication des Ecritures, l'impression sur la page est, dans la majorité des versions récentes, très dense et assez difficile à lire²¹.

De nos jours, on pourrait et on devrait réussir à produire des Bibles plus faciles à lire, disposant des caractéristiques suivantes :

- un découpage en sections qui tienne compte du discours,
- des marges de droite non justifiées²²,
- le texte présenté sur une seule colonne,
- des polices de caractères nettes et claires,
- des interlignes et des marges plus grands,
- des retraits pour refléter les structures narratives ou poétiques.

(8) L'intérêt des aides au lecteur

La version de Luther ne comportait pas, bien entendu, les nombreux éléments que nous appelons aujourd'hui des « aides au lecteur » : préfaces et introductions, notes explicatives, renvois à des passages parallèles, glossaires des termes importants ou techniques, illustrations appropriées, introductions pour chaque livre, titres de sections, tableaux, etc. Tous ces éléments facilitent la compréhension et favorisent une étude plus approfondie du texte biblique.

Cependant Luther a préparé le terrain pour l'insertion de ces aides extratextuelles. Sa Bible contenait un index et les éditions ultérieures indiquaient

¹⁹ Armin J. Panning, « Luther as Bible Translator », in E.C. Fredrich, S.W. Becker and D.P. Kuske, *Luther Lives: Essays in commemoration of the 500th anniversary of Martin Luther's birth*, Milwaukee : Northwestern Publishing House, 1983, p. 82.

²⁰ Burger, *Ibid*, p. 125.

²¹ Une exception récente : la valeur poétique des textes dans la version du Semeur.

²² Lorsque la marge de droite est justifiée, les phrases peuvent être mal présentées sur la page, et donc difficiles à lire (LZ).

aussi des plans de lecture des évangiles et des épîtres, pour chaque dimanche²³. La plus importante de ces aides a été sans doute la série de préfaces explicatives et les introductions qu'il a préparées pour l'Ancien et le Nouveau Testament ainsi que pour chaque livre de la Bible. Ces introductions servaient à augmenter et améliorer les connaissances bibliques des paroissiens, clergé ou laïcs. De nos jours, à lire ces préfaces, on les trouverait peut-être trop dogmatiques, trop luthériennes... Néanmoins, elles contiennent de nombreux aperçus théologiques qui s'avèrent utiles en vue de la mise en pratique de la Parole de Dieu dans la vie quotidienne, comme cet extrait de la préface du livre de Job le démontre :

... ce [livre] est écrit pour notre consolation, puisque Dieu permet aux grands saints de devenir faibles, notamment dans l'adversité. Car avant de craindre la mort, Job loue Dieu lors du vol de ses biens et de la mort de ses enfants. Toutefois, quand sa mort est en vue et que Dieu se retire, les paroles de Job montrent quelles sont les pensées d'un homme, aussi saint soit-il, envers Dieu : il pense que Dieu n'est pas dieu, mais seulement un juge et un tyran cruel, qui déverse sa colère sans tenir compte de la qualité de la vie de la personne. C'est la plus belle partie de ce livre. Seuls peuvent la comprendre ceux qui savent ce que c'est d'endurer la colère ... de Dieu et d'avoir sa grâce cachée²⁴.

Dans certaines éditions, en plus de ces introductions, Luther a « ajouté des commentaires dans la marge pour aider les gens ordinaires »²⁵. On peut considérer que ces « gloses » explicatives sont des éléments précurseurs des annotations proposées dans les « Bibles d'étude », si répandues de nos jours.

On pourrait même considérer que le choix de Luther d'inclure les apocryphes (c'est-à-dire les livres deutérocanoniques) constitue une aide au lecteur. Pour Luther, ce corpus était considéré comme inférieur aux autres livres du canon, mais comme utile néanmoins aux chrétiens. Il considérait que ces livres servaient d'arrière-plan pour aider les lecteurs à mieux connaître la pensée et les pratiques religieuses des temps bibliques. A une époque où les aides à l'étude, académiques et pratiques, étaient rares, la moindre information était bienvenue, un besoin que Luther avait reconnu...

²³ Koelpin, *Ibid*, p. 14.

²⁴ Luther, *Ibid*, p. 252.

²⁵ Koelpin, *Ibid*, p 14.

Enfin, Luther a apporté une autre aide tout à fait remarquable à ses lecteurs (ainsi qu'aux non lecteurs) : les magnifiques illustrations de sa Bible. A ce sujet, Zecher constate²⁶ :

Das Neue Testament Deutzsch a été publié en septembre 1522. [C'était] un chef-d'œuvre de typographie, contenant des gravures sur bois provenant de l'atelier de Lucas Cranach et une sélection de la célèbre série de l'Apocalypse d'Albrecht Dürer...

Ces belles illustrations détaillées, faites par des maîtres réputés de l'époque, ont contribué à l'impact et au succès de ces éditions. La toute première Bible complète, la version de Wittenberg, avait 124 gravures magnifiques²⁷, même si parfois les illustrateurs se sont laissé trop influencer par l'esprit de leur époque²⁸. Ces illustrations ont, en effet, aidé à « germaniser » la Bible et à faire que les gens se sentent « chez eux » en la lisant.

(9) Le travail en équipe

La méthode de travail de Luther était aussi un modèle. Panning la décrit comme suit²⁹ :

Apparemment, Luther commençait toujours par l'original hébreu. Tout d'abord, il en donnait une traduction littérale brute, voire même mot à mot. Souvent, cette première ébauche était en latin. Parfois, quand Luther ne connaissait pas un mot hébreu, il se contentait de le translittérer ou laissait un blanc en attendant. La seconde étape consistait à assembler les éléments lexicalement, syntaxiquement et grammaticalement. Après avoir déterminé ce que l'hébreu disait, il passait à ce qu'il voulait dire, essayant d'en exprimer le contenu en allemand fondamental, qu'il retravaillait ensuite pour le polir et l'affiner, n'épargnant aucun effort pour trouver le mot juste. Après avoir barré des mots trois fois, voire quatre fois ou plus, il arrivait à la décision finale, et le manuscrit, illisible et tout raturé, était envoyé au malheureux imprimeur.

²⁶ Henry Zecher, « The Bible translation that rocked the world », *Notes on Translation*, vol. 7 n° 2, 1993, p. 12.

²⁷ Publiées par Hans Lufft. Voir Panning, *Ibid*, p. 80.

²⁸ Cela est particulièrement vrai pour l'Apocalypse... Par exemple, la prostituée de Babylone, du chapitre 17, est représentée dans le « Testament de Septembre » de 1522, portant la tiare papale, et « Moïse et David ressemblaient à s'y méprendre à Frédéric le Sage et à Jean Frédéric [son fils] », Roland H. Bainton, *Here I Stand: A Life of Martin Luther*, Nashville : Abingdon, 1950, pp. 257, 259.

²⁹ Luther a terminé le « Testament de Septembre » seul, et en se dépêchant, mais cela était dû aux circonstances, Panning, *Ibid*, p. 76.

Il est frappant de voir la similitude entre cette façon de procéder et la méthode en trois étapes, enseignée dans les premiers manuels de traduction du 20^e siècle et utilisée par certains jusqu'aujourd'hui : analyse, transfert, restructuration³⁰.

Toutefois, Luther reconnaissait qu'une traduction faite par une seule personne avait ses limites. En ce qui concerne la traduction de l'Ancien Testament, il dit :

J'admets volontiers que j'ai entrepris une tâche trop difficile, notamment en essayant de mettre l'Ancien Testament en allemand. La langue hébraïque, c'est triste à dire, a tellement régressé que même les Juifs la connaissent peu, et on ne peut pas se fier à leurs gloses ou à leurs interprétations (je les ai testées)³¹.

C'est pourquoi, pour la révision de sa première version du Nouveau Testament ainsi que de sa traduction de l'Ancien Testament et des Apocryphes, Luther a sollicité l'aide d'un comité de traduction qualifié (*collegium biblicum*), qu'il appelait affectueusement son « sanhédrin ». Conscient de ses propres limites, il a choisi pour son comité des universitaires et des spécialistes réputés dans leur domaine, des hommes tels que Philippe Mélanchthon pour le grec, et Matthieu Aurogallus pour l'hébreu. Luther a fini par croire qu'une équipe bien organisée et diversifiée pouvait travailler plus efficacement et obtenir de meilleurs résultats qu'un traducteur travaillant seul, comme il l'explique lui-même :

Les traducteurs ne doivent jamais travailler seuls. Quand quelqu'un est seul, les mots les plus justes ne lui viennent pas toujours à l'esprit³².

Dans sa préface de l'Ancien Testament, Luther reconnaît l'apport de son « équipe » :

.... je n'ai pas fait cette tâche seul, mais j'ai fait appel aux services de tous ceux que je pouvais trouver³³.

³⁰E.A. Nida et C.R. Taber, *The Theory and Practice of Translation*, Leiden : Brill, 1969, p. 33 ; William L. Wonderly, *Bible Translations for Popular Use*, Ann Arbor (Michigan) : United Bible Societies, 1968, p. 52.

³¹ Luther, *Ibid.*, p. 249.

³² Zecher, *Ibid.*, pp. 12-13.

³³ Luther, *Ibid.*, p. 250.

Même avec un comité aussi soudé et aussi qualifié, le travail n'était pas facile, en raison du but visé : une traduction qui privilégiait le sens du texte biblique plutôt que sa forme linguistique :

J'ai toujours cherché à faire une traduction dans un allemand pur et clair et il est arrivé souvent que, pendant deux, trois ou quatre semaines, nous avons bataillé pour trouver un seul mot, et parfois nous ne l'avons même pas trouvé. La tâche pour traduire Job était si ardue qu'il nous est arrivé parfois, à Maître Philippe, Aurogallus et moi, de terminer à peine trois lignes en quatre jours³⁴.

Un membre important de ce comité de révision était son secrétaire, Georg Roerer, qui prenait diligemment note des principales décisions. Dans un projet de cette envergure, il est indispensable de pouvoir se mettre d'accord sur les procédés de travail et de se référer à ce qui a été fait précédemment afin de ne pas refaire deux fois le même travail. C'est exactement ce qui s'est produit, comme le montre la description que Johann Matthesius donne d'une séance de travail du comité :

Puis, quand D. [Luther] avait révisé la Bible déjà publiée, et qu'il avait glané des informations auprès de Juifs et d'amis doués pour les langues, et demandé le concours de vieux Allemands pour trouver les mots justes ... il arrivait dans l'assemblée (*Konsistorium*) avec sa vieille Bible en latin et la nouvelle en allemand et il apportait toujours avec lui le texte hébreu. M. Philippe apportait, lui, le texte grec. D. Creuziger avait une Bible en chaldéen en plus de celle en hébreu [sic]. Les professeurs avaient leurs commentaires rabbiniques. D. Pommer avait aussi le texte latin, qu'il connaissait très bien. Chacun avait étudié le texte dont il allait être question et avait examiné les commentaires grecs et latins ainsi que les commentaires hébreux³⁵.

Là-dessus, le président (Luther) soumettait un texte et permettait à chacun de s'exprimer à son tour. Il écoutait ce que chacun avait à dire sur les caractéristiques de la langue ou sur les explications des anciens savants. Ce travail, dit-on, a occasionné des discussions remarquables et instructives dont certaines, notées par M. Georg [Roerer], ont ensuite été imprimées, sous forme de petites gloses et d'annotations dans la marge³⁶.

³⁴ Plass, *What Luther Says: An Anthology*, 3 tomes, St. Louis : Concordia, 1959, p. 106.

³⁵ Michael Reu, *Luther's German Bible*, Columbus : Lutheran Book Concern, 1934, pp. 212-13.

³⁶ Plass, 1950, p. 649.

(10) Le besoin de révisions

Aucune traduction n'est jamais parfaite ou terminée, d'où la nécessité de la revoir d'un œil critique et d'en améliorer la qualité. C'est en fait une tâche jamais achevée, qui se poursuit d'une génération à l'autre.

Tout au long d'un programme de traduction, une équipe apprend de nombreuses choses : sur le texte original, sur l'exégèse, sur la cohérence, sur la façon de traiter les termes ou les passages difficiles dans la langue cible et même sur la façon de s'organiser efficacement. Ainsi, à la fin, les membres de l'équipe s'aperçoivent qu'au vu de tout ce qu'ils ont appris, ils doivent maintenant tout reprendre, tout revoir, pour corriger les inévitables erreurs et améliorer la formulation des textes. Ils doivent aussi profiter des commentaires reçus après la publication.

Malheureusement, de nos jours, cela n'est pas toujours possible. Pour une raison ou une autre, l'équipe se sépare et ses membres retournent à d'autres activités. Toutefois, pour Luther, cela n'a pas été le cas. Comme on l'a déjà dit, Luther a consacré la majeure partie de sa vie à la traduction de la Bible *et à sa révision*. Dès que le « Testament de Septembre » a été imprimé en 1522, Luther s'est mis à en faire une révision approfondie, tout en traduisant l'Ancien Testament. Une deuxième édition comportant d'importantes modifications a été publiée seulement trois mois après la première ! Ce même cycle s'est reproduit pour les livres de l'AT : analyse, traduction, publication et révision. En tout, selon Koelpin³⁷, Luther a produit cinq révisions importantes du texte au cours de sa vie :

Jusqu'à son dernier souffle, il a encouragé le travail de révision et d'amélioration du texte, tout cela parce qu'il reconnaissait que l'autorité suprême appartient au texte original ...³⁸

Le « sanhédrin » de Luther l'a soutenu dans cette tâche. En 1552, son secrétaire Roerer décrit les efforts fournis par le groupe³⁹ :

Le 24 janvier 1534, certains des invités se sont mis à réviser à nouveau la Bible et dans de nombreux endroits, ils l'ont traduite dans un allemand plus clair qu'avant. Les prophètes à partir de Jérémie leur ont donné particulièrement du fil à retordre, car ils étaient difficiles à mettre en bon allemand. Ésaïe et Daniel avaient été

³⁷ Ibid, p. 3.

³⁸ Bachmann, in *Luther*, Ibid, 1960, p. 229.

³⁹ E.G. Schweibert, *Luther and his Times: The Reformation from a new Perspective*, St. Louis : Concordia, 1950, pp. 653-54.

imprimés en allemand quelques années auparavant. Les commissions ont été particulièrement soucieuses de mettre en un allemand bien clair les paroles de Jésus...

Comme les membres du groupe travaillaient en étroite collaboration, au fil des réunions, ils ont fini par connaître les points forts de chacun et sont devenus progressivement une équipe encore plus soudée et compétente. Schweibert résume ainsi cette évolution⁴⁰ :

Les recherches sur le mot à mot pour essayer de faire une traduction littérale des textes grecs et hébreux avaient été remplacées par un esprit de liberté, un essai de rendre le sens exact de l'original dans le parler idiomatique de l'allemand du 16^e siècle.

Luther a constaté ce changement progressif vers une traduction plus dynamique, qu'on appelle de nos jours, une traduction à équivalence fonctionnelle. Il a exprimé sa satisfaction quant au résultat :

L'ancien psautier allemand est plus proche, en de nombreux endroits, de l'hébreu et est plus éloigné de l'allemand. Celui-ci (1531) est plus proche de l'allemand et plus éloigné de l'hébreu⁴¹.

Luther lui-même était l'instigateur et le principal moteur de ce processus de révision. Il a donné cette continuité essentielle et a fixé la norme pour garder une cohérence stylistique et méthodologique durant la longue période au cours de laquelle la traduction et les révisions ont eu lieu.

Les initiatives venaient de Luther. C'est lui qui réunissait la commission, qui fixait le travail global pour chaque séance, qui animait les débats et en général tranchait [en cas de désaccord] ... Dans d'autres cas, Luther a modifié ses entrées, soit durant la réunion, soit après, comme le montre une comparaison de celles-ci avec le protocole de Roerer et comme on le voit parfois dans la copie même de Luther⁴².

Ce qui a été très utile lors de la révision des traductions, c'est la série de notes que Luther avait lui-même prises dans son *Handexemplar*, un exemplaire spécial de la Bible réservé à cet effet. Apparemment Luther ne se séparait jamais de sa version annotée et « mise à jour ». Chaque fois qu'il travaillait le texte allemand, il testait sa traduction soit auprès des Allemands, soit en s'interrogeant lui-même. Puis, il notait avec soin dans la marge les corrections éventuelles et les

⁴⁰ Ibid, pp. 655-56.

⁴¹ Reu, Ibid, p. 221.

⁴² Ibid, p. 235.

améliorations possibles. Ces notes servaient souvent de base de discussion durant les réunions avec son équipe de révision. Les notes détaillées de Luther ont continué à servir même après sa mort. Elles ont été intégrées dans la Bible révisée sur laquelle il a travaillé jusqu'à son dernier souffle, version qui a été publiée plus tard, en 1546⁴³. C'est ainsi que « pour Luther, il y avait toujours une « prochaine » édition. Selon Panning⁴⁴, « la traduction de la Bible était toute sa vie ».

Conclusion : Une application pour notre époque

Luther est toujours vivant. En Afrique Centrale, par exemple, on utilise aujourd'hui une méthodologie et des objectifs en matière de traduction qui ressemblent beaucoup aux siens, et qui contribuent efficacement à la diffusion de l'Évangile, ce à quoi il avait consacré sa vie.

Il est peu probable que d'ici la fin de l'histoire, un « autre Luther » vienne apporter à la théorie et à la pratique de la traduction de la Bible la contribution le réformateur allemand y a apportée. Néanmoins, de nombreuses personnes de nos jours, en suivant fidèlement les principes de Luther (et avec l'aide de l'informatique), réalisent ensemble ce que Luther n'aurait jamais imaginé possible. Envoyées et soutenues par différents comités missionnaires et associations, des personnes qualifiées cherchent actuellement à traduire la Parole de Dieu avec exactitude et d'une manière naturelle dans des centaines de langues non indo-européennes. En appliquant ces dix principes, les traductions de nos jours peuvent refléter avec fidélité et clarté le message du texte original. Elles peuvent, en même temps, « tirer le cœur » (cichewa *cokoka mtima*) de chacun dans sa langue maternelle.

⁴³ Schweibert, Ibid, p. 656.

⁴⁴ Panning, Ibid, p. 79.